

Un si beau garçon !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 16

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211249>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Aussi doit-elle s'efforcer de réaliser l'union toujours plus étroite, toujours plus sincère de ses enfants, sans préjudice pour leurs caractères originels, dont la conservation fait l'originalité, le charme et peut-être aussi la réelle force de la nation et de ses institutions. Une uniformité trop grande, une centralisation excessive dénatureraient la Suisse.

Pour réaliser cette union, très désirable, entre citoyens de races, de mœurs, de langues, de confessions si diverses, il faut beaucoup de concessions réciproques. Il en faut autant du côté de la majorité que de celui de la minorité. Car il ne s'agit plus ici d'assurer l'hégémonie d'une race, de telles mœurs, d'une langue ou d'une confession, hégémonie à laquelle se résignerait très difficilement la minorité et qui serait une cause de perpétuels conflits. Ce qu'il faut, c'est établir une entente, une union aussi parfaite que possible entre ces éléments si variés.

On nous dit, de la meilleure foi du monde : « recherches non ce qui nous divise, mais ce qui nous rapproche ». Ne serait-il pas mieux encore de dire : « efforçons-nous, de concert, de faire disparaître le plus que nous pourrions tous les sujets de conflit entre nous » ? Chaque victoire remportée sur un sujet de dissension est un gain pour l'entente.

« Rechercher ce qui nous unit ». C'est assurément très joli ; mais il ne faut point oublier que c'est le plus souvent, sinon toujours, dans le domaine spirituel — religieusement parlant — ou dans celui de l'idéal que les hommes trouvent des éléments vrais et stables de concorde et d'union. Or, dans la vie, huit fois sur dix la réalité a le pas sur l'idéal. Et puis, rechercher, pour y asseoir les bases de notre union, « ce qui nous rapproche », sans couper les ponts, derrière nous, autant que possible, à tout ce qui nous pourrait désunir, c'est un peu de l'ouvrage de singe, qu'on nous pardonne l'expression.

Nous avons, dans la nature particulière, si variée et si belle de notre pays, dans le cours si normal, si logique de notre histoire, dans le caractère franchement démocratique et progressiste de nos institutions, dans notre organisation fédérative, si conforme au principe, plus vivant aujourd'hui que jamais, des nationalités, dans le rôle que nous jouons et pourrions jouer dans le monde, des raisons déjà nombreuses d'aimer sincèrement le groupement national auquel les uns et les autres nous sommes librement rattachés. Nous pouvons en avoir d'autres encore. Cela ne tient qu'à nous. Nous les trouverons à mesure que s'élimineront, par de réciproques concessions, les causes de dissension qui parfois s'élèvent entre nous, et aussi par un sentiment plus juste, une reconnaissance plus effective de nos droits respectifs.

Il faut aussi que nos Confédérés de langue allemande — il est des exceptions, nous le reconnaissons — n'affectent plus, dans un sentiment de coupable présomption, de nous traiter en petits garçons, et qu'ils n'abusent plus de l'avantage facile et dont ils ne sauraient tirer vanité, que leur donne le seul nombre.

Il faut, enfin, que les Suisses latins se serrent un peu plus les coudes, mettent un terme à leurs petites querelles — bien mesquines, en vérité — afin de compenser le plus possible, par leur concorde et leur solidarité, le désavantage de leur infériorité numérique. On ne saurait leur faire un grief de défendre courtoisement, mais résolument, leurs justes droits, souvent méconnus.

Avec ça, la Suisse sera bonne pour longtemps. Quelle vive ! J. M.

— La *Patrie suisse* consacre à M. de Planta son premier article avec une curieuse photographie relative au cérémonial de sa réception au Quirinal. A noter aussi plusieurs portraits neuchâtelais : MM. de Perregaux et Antoine Borel, celui du poète Spitteler, la revue tessinoise, la mobilisation dans la haute montagne et un curieux article illustré sur le district grison de Poschiavo.

« VALAISANNERIES » DU « CONTEUR »

VIII

Les calembredaines du curé.

FEU notre jovial curé Frane, que j'ai déjà présenté récemment aux lecteurs du *Conteur*, était un gaillard d'attaque. Ses saillies spirituelles, ses bons mots, ses calembours imprévisibles, autant que l'aménité de son caractère lui avaient acquis, parmi ses ouailles, une popularité que lui envient sans doute ses successeurs au presbytère de Prôfray. Pas un *grippiou*, si imbu fût-il de vieilles rancunes anticléricales, ne lui en voulait.

On parle encore de l'ahurissement d'une brave paysanne qui, ayant à faire une commission très pressante au curé qui passait, avait couru vers lui à travers champs et l'avait enfin atteint au moment où elle était à bout de souffle.

M. Frane s'en aperçut et en parfait pince-sans-rire lui dit :

— Vous êtes bien essoufflée, ma bonne femme. Faites bien attention, tous mes parents sont morts en *perdant le souffle*.

— Pas possible, monsieur, répond la paysanne impressionnée !

C'était la saison des regains. Près d'un village de sa vaste paroisse, notre bon curé rencontre un bonhomme qui, un râteau sur l'épaule, s'en va à ses travaux de la fenaison. M. Frane, qui le tutoie, le salue et lui dit :

— Où vas-tu, mon brave ?

L'autre, qui n'est pas un familier de la langue française, usant de préférence du dialecte qu'il ne se pardonnerait pas d'employer par devant le curé, répond sans sourciller :

— Je vais tourner le *requin* !

— Eh bien, tu es bon diable ! répliqua malicieusement le curé.

Une autre fois, dans une de ses tournées pastorales, il avise des maçons occupés à construire une étable à côté de la route.

— Eh bien, que font les amis ?

Les maçons, chapeaux bas, interrompent leur travail, et l'un d'eux, celui qui sait le mieux *franceyer*, parmi ces paysans qui ne parlent ordinairement que le patois, répond timidement.

— Nous faisons un *bœuf* (francisation fantaisiste et facétieuse du mot patois *boëu*, qui signifie étable).

— Mais, reprend le curé avec bonhomie, vous aurez bien de la peine à faire les *cornes* !

Alors on s'aperçoit de la méprise. Et à demi-confus, le maladroit porte-parole des ouvriers, s'efforce hâtivement de la corriger.

— Non, non, monsieur, nous faisons un *curé* ! (pour écurie).

M. Frane partit en se tordant les côtes.

Ceci me rappelle ce qu'il répondit à une femme qui *franceyait* mais en lui parlant, chemin faisant.

— Mon dieu, que je suis *lanyé* (c'est-à-dire fatigué, en habillant à la française le mot correspondant du dialecte qui est *lanya*. *Lanyé* n'est pas du français, mais tout simplement le mot patois pour *l'agneau*, ce qui explique la réponse du curé à sa paroissienne surprise dans son ignorance).

— Je croyais plutôt que vous étiez la *faya* ! (donc la brebis, jeu de mot improvisé et bien tourné).

Pour finir, je rapporte ce que notre sympathique rabelaisien demandait un jour à une prude paroissienne, en se servant des propres termes d'une demande du catéchisme diocésain :

— Que faut-il faire étant au lit ?

L'autre qui savait *sa religion*, les *bonnes choses* du commencement à la fin de ses livres, sans en perdre un mot, se mit en devoir d'en réciter la réponse apprise par cœur dès longtemps.

— Il faut recommander son âme à Dieu et penser que le lit est l'image du tombeau où nous serons un jour ensevelis...

— Bah ! bah ! interrompt le farceur, pas tant d'histoires, il faut tout d'abord tirer le *pantlet* sous le derrière !

Scandale de son interlocutrice !

C'est ce qui s'appelle des bons diables de curés, qui nous font la religion plus gaie.

Maurice GABBUD.

Lourtier, avril 1915.

Un sincère. — L'ami d'un auteur est arrivé à la fin de la première représentation de la pièce de celui-ci.

— Ah ! mon cher, fait-il, au baisser de rideau, votre pièce est charmante, délicieuse... et si courte !

Tout le monde jardinier. — La culture maraichère, pour des personnes ayant à leur disposition un peu de terrain, peut, bien comprise, devenir un facteur important dans la lutte contre la cherté actuelle des denrées. Or un spécialiste a dressé un *tableau dictionnaire du jardin potager*, au moyen duquel chacun peut devenir son propre jardinier.

Sommaire : Nom des plantes : 54 variétés, si l'on doit les semer ou les repiquer, à quelle époque, sous quelle phase de la lune, dans quel terrain, à quelle distance, durée des graines et des plantes, etc.

Ce tableau est en vente, au prix de 60 cent. plus le port, chez M. S. Henchoz, ancien éditeur, place Chauderon 14, à Lausanne.

Un si beau garçon ! — Mme *** voit entrer dans sa chambre sa domestique, tout en pleurs.

— Ah ! si madame savait !... Un si beau garçon... mon fiancé, Jean, le valet de chambre de M. ***

— Eh ! bien ?...

— Il est mort hier, madame, oui, il m'a quittée, à tout jamais. Oh ! c'est affreux ! Je l'aimais tant. Il n'aurait jamais dû me faire ce chagrin. Je venais justement demander à madame de vouloir bien m'accorder congé pour que je puisse assister au culte funèbre... Oh ! que je suis malheureuse !

En présence d'une telle désolation, Mme *** accorde tout de suite le congé sollicité.

Le soir, la domestique rentre, tout de noir vêtue.

— Eh ! bien, ma pauvre fille, demande madame, d'un ton de commisération, tout s'est bien passé ?

— Très bien, madame. Ah ! à propos, je dois prévenir madame que je vais me marier.

— Comment ?... Vous marier ?... Mais, ce matin même, ne venez-vous pas de... ?

— Justement, madame. Au retour du cimetière, j'ai fait la connaissance du frère de mon pauvre Jean. Un si beau garçon, lui aussi. Il m'a tout de suite plu, et je lui ai plu. Il m'a proposé le mariage. J'ai accepté... Et il ne voudrait pas trop tarder. Si donc, madame veut bien me chercher une remplaçante...

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine :
Dimanche 18 avril, à 8 1/4 h. : *La chaste Suzanne*, opérette nouvelle en 3 actes, de MM. Antony Mars et Devallières, musique de Jean Gilbert.
Lundi 19 : *La chaste Suzanne*.
Mardi 20 : *Id.*
Mercredi 21 : Relâche.
Jeudi 22 : *Le Secret*, comédie en 3 actes, d'Henry Bernstein.
Vendredi 23 : *Carmen*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Co.

Julien MONNET, éditeur responsable.